

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**158. Val-Richer, Samedi 13 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

158. Val-Richer, Samedi 13 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Politique \(Internationale\)](#), [Vie domestique \(Français\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-10-13

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe viens de me lever. C'est tard pour moi.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°191/216-217

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 452, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/251-254

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°158 Samedi 13 octobre - 8 h. et demie

Je viens de me lever. C'est tard pour moi. J'ai mal dormi, je ne sais pourquoi. Passé mon premier sommeil, j'ai beaucoup de peine à en retrouver un second. Le temps change, les mœurs. Je voudrais bien changer les vôtres quand je serai là, et vous rendre un peu de force pour marcher, si on peut marcher à Paris, dans la saison où nous entrons. A la campagne, il n'y a pas de jour où il ne fasse beau une ou deux heures. Hier, il a plu à torrents ; je ne m'en suis pas moins promené deux ou trois fois, et j'ai eu cinq visites, dont deux venues de huit lieues. Il faut que je sois bien aimable. Je ne connais pas beaucoup de personnes pour qui j'eusse fait huit lieues hier. Il y en a une pour qui je ferais cent lieues, pour une demi-heure quand je l'aurais vue la veille. Je regrette que Matonchewitz, ne soit pas resté plus longtemps. Quand Lady Granville est malade vous êtes, en fait de conversation à un pauvre régime. Guère plus pauvre que le mien ; je suis très entouré, et bien entouré mais la conversation qui me plaît, pas seulement sur la politique, je n'en ai que bien peu, si j'en ai quelquefois. Je serais désolé que ma mère vit cela. Je ne crains rien tant que de laisser voir, aux personnes qui m'aiment et me donnent tout ce qu'elles ont, que cela ne me suffit pas. Aussi je cause beaucoup. Il faut que je fasse le métier de maîtresse de maison, que je m'occupe de tous et que je les amuse, car il faut cela, dans l'intérieur le plus uni. Bientôt Henriette m'y aidera un peu.

Si vous n'êtes pas mieux avec l'Angleterre que vous ne paraissez, Lady Clanricard aura une ambassade peu agréable. Elle a assez d'esprit et d'ambition pour se plaire aux situations difficiles, les seules où l'on fasse quelque chose. Mais il faut se sentir adossé à une politique qu'on soutienne volontiers, et avoir en perspective des résultats, des désagréments pour rien, pour passer le temps, c'est très ennuyeux. Lui avez-vous parlé de M. de Barante ? Ce sera sa réponse à Pétersbourg, et elle pour lui, qui a un goût extrême de conversation, plus que d'action. Que devient le Roi de Hanovre ? Vous raconte-t-il ses plans de gouvernement ? Charles Quint disait : [Sper suffil, ill un ynéuliugob, Eheree (Thierd) Pragt oellnt]. Charles Quint aurait-il raison ? J'espère pour lui qu'il écrivait l'Allemand mieux que moi. Je m'en acquittais assez bien autrefois. J'ai oublié. Je ne vois pas paraître non plus la grande victoire de D. Carlos sur les Christinos. Dieu est bien bon s'il donne à quelqu'un de ces gens-là une victoire ; c'est du bonheur perdu.

10 heures

Je suis charmé que vous gardiez Matonchewitz un peu plus longtemps. Je pense beaucoup à vos plaisirs. Je regretterai de ne pas voir les Holland. Je ne regretterai rien. Adieu. Le courrier m'apporte deux lettres auxquelles il faut que je réponde sur le champ. Adieu. Adieu G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 158. Val-Richer, Samedi 13 octobre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1838-10-13

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 02/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1578>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 13 octobre 1838

Heure 8 h et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

25

Je viens de me lever. C'est tard pour moi. J'ai mal dormi, je ne sais pourquoi. Passé mon premier sommeil, j'ai beaucoup de peine à en retrouver un second. Le temps change les mœurs. Je voudrais bien changer les vôtres quand je serai là, et vous rendre un peu de force pour marcher, si on peut marcher à Paris dans la saison où nous sommes. À la campagne, il n'y a pas de jours où il ne fasse beau une ou deux heures. Ici, il a plu à trois; je ne m'en suis pas moins promené deux ou trois fois, et j'ai eu cinq visites, dont deux venues de huit lieues. Il faut que je sois bien aimable. Je ne connais pas beaucoup de personnes pour qui jeune fait huit lieues bien. Il y en a une pour qui je ferois cent lieues, pour une demi heure, quand je l'aurois vue la veille.

Je regrette que Matmehowitz ne soit pas resté plus longtemps. Quand lady Brauville est malade, vous êtes en fait de conversation, à un pauvre régime. Sois plus pauvre que le mien; je suis très entouré, et bien entouré; mais la conversation qui me plaît, par conséquent sur la politique, je n'en ai que bien peu, si j'en ai quelquefois. Je serois désole que ma mère vit cela. Je ne crains rien tant que de laisser voir, aux personnes qui m'aiment

et me donnent tout ce qu'elle ont, que cela ne me suffit pas. Aussi je cours beaucoup. Il faut que je fasse le métier de maîtresse de maison, que je m'occupe de tout et que je le donne, car il faut cela dans l'intérieur le plus uni. Bientôt Henriette m'y aidera un peu.

longue
pas de
on l'app
champ

Si vous n'êtes pas mieux avec l'Angleterre que vous ne paraissez, Lady Clarendon aura une ambassade peu agréable. Elle a assez d'esprit et d'ambition pour se plaire aux situations difficiles, les seules où l'on fasse quelque chose. Mais il faut se sentir adonné à une politique qu'on soutienne volontiers et avoir en perspective des résultats. Au-delà, c'est ennuyeux. Lui-même pour rien, pour passer le temps, c'est très ennuyeux. Lui-avez-vous parlé de M^r de Barante ? Le sera la réponse à Petersbourg, et elle pour lui, qui a un goût extrême de conversation, plus que d'action.

Que devient le Roi de Hanovre ? Vous raconte-t-il les plans de gouvernement ? Charles vient d'écrire : *Charles est un sympathique Rhine (thier), très attaché. Charles Rhine aurait-il raison ? L'empire pour lui qu'il écrivait l'atténuer mieux que moi. Je m'en acquitte après bien autrefois. L'ai oublié.*

Je ne vois pas paraître non plus la grande victoire de D. Carlos sur les Chrétiens. Dieu ne bien bon s'il donne à quelqu'un de ces gens là une victoire ; c'est du bonheur perdu.

10 heures.

Je suis charmé que vous gardiez M^{lle} Matouchewitz un peu plus,

longtemps. Je pense beaucoup à vos plaisirs. Je regretterai de ne
pas voir le holland. Je ne regretterai rien. Adieu. Le courrier
m'apporte deux lettres, aux-queles il faut que je réponde sur le
champ. Adieu. Adieu.

E